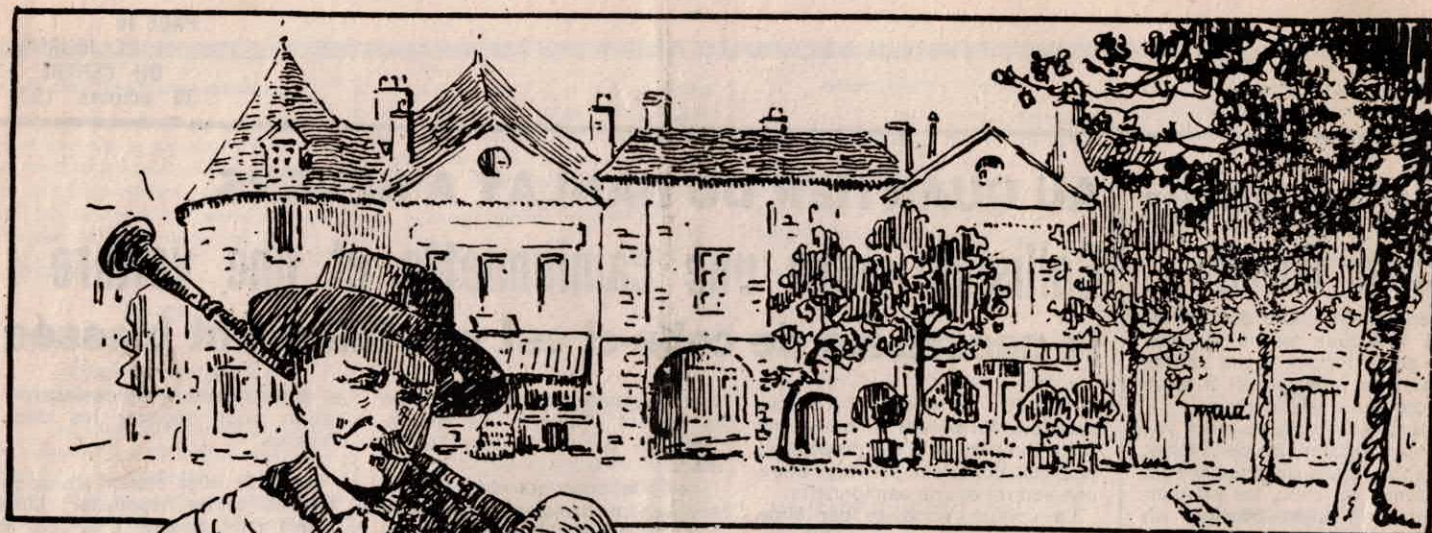




Le MORVAN

OCTOBRE 1979

« Tout ce qui intéresse le Morvan est nôtre »

Joseph PASQUET

NOTRE PAGE

Les textes proposés pour la page du Morvan qui paraît chaque fin de mois, devront parvenir, si possible, en deux exemplaires, avant le 10 de chaque mois, au responsable, M. Marcel Barbotte, La Comaille, 71400 Autun (tél. (85) 52.15.35).

NOTRE BULLETIN

Toutes communications concernant le Bulletin de l'Académie du Morvan, notamment pour l'envoi des fascicules déjà parus, sont à adresser au directeur de la publication, M. Marcel Vigreux, à Ménéssaire, 21340 Liernais.

JUIN 1944 : l'opération "Hérisson en Morvan"

DANS notre page de juin dernier, notre confrère M. Gaston Lassus avait relaté un épisode de la Résistance autunoise ayant pour objectif la mise hors service de l'usine des schistes bitumeux des Télots, près d'Autun. Un de nos lecteurs, professeur d'histoire dans la région parisienne évoque ici les prémices et le développement d'une action de beaucoup plus grande envergure, qui englobait tout le Morvan :

Dans la nuit du 10 au 11 juin 1944, quelques jours à peine après le débarquement allié en Normandie, un avion britannique survole Cherbourg avant de se diriger droit sur le Morvan. Il emporte un détachement de dix soldats S.A.S. (parachutistes britanniques du Spécial Air Service) ainsi que le lieutenant-colonel James Hutchinson, accompagné de son opérateur-radio John Sharp. L'avion emporte également un grand nombre de containers d'armes et de matériels destinés aux maquis du Morvan. Les douze hommes sautent le 11 juin à 1 h 30 du matin, en pleine nuit, avec un vent violent et un ciel exceptionnellement nuageux. L'opération « Morvan » a commencé.

Les mauvaises conditions atmosphériques vont faire que les parachutistes atterrissent à une douzaine de kilomètres du point précis. Ils se cachent dans les bois, vers Lormes, pendant toute la journée du 11, puis aussi du 12 juin. Or, une coïncidence fâcheuse fait que ces journées correspondent à de violents combats, opposant les troupes allemandes aux hommes du maquis Camille.

Les combats de Lormes coûteront la vie à huit résistants.

Les S.A.S., commandés par Fraser, avaient un objectif bien défini, et ils se séparent du colonel Hutchinson et de son adjoint, dont la mission était quelque peu différente. Ces deux derniers seront mis en contact avec les maquisards, grâce au courage de Mme Nitler, laquelle fit prévenir le maquis Camille, lequel avait déjà récupéré l'équipement et le matériel de Hutchinson.

Or, l'officier britannique ne pouvait pas mieux tomber. Il retrouve dans ce maquis l'équipe britannique « Harry » commandée par le capitaine Demby. Il y retrouvera également le major Fraser.

Deux jours plus tard, grâce au matériel radio qui avait été parachuté avec lui, Hutchinson envoyait à Londres un rapport complet sur la situation des maquis du Morvan. Le « Hérisson » pouvait donc se mettre en place.

LES BUTS DE L'OPERATION

Le projet, vaste et ambitieux, remontait au mois de mai 1944. Il s'agissait d'utiliser au mieux les nombreux maquis du Morvan dont l'efficacité avait déjà fait ses preuves. Le projet se fixait donc trois buts principaux :

1° Renforcer considérablement les maquis en leur envoyant des armes, munitions, etc.

es hésitations se multiplient, compliquant puis compromettant le succès de la mission.

— Hésitations dans le nom à lui donner d'abord. Le projet reçoit le nom de « Hérisson du Morvan » mais on parlera aussi de « Groupement Morvan ». Quant au colonel Hutchinson et à son radio ils constituent la mission nommée « Isaac », laquelle est rebaptisée le 3 juillet « Mission Verveine ».

— Hésitations plus graves sur son déroulement. La mission « Isaac-Verveine » doit comprendre principalement un colonel français et un colonel anglais. Or, contre toute attente, seul ce dernier est parachuté le 11 juin 1944. Son collègue français, le colonel Viat, n'arrivera que plus d'un mois après. Il atterrira dans le Jura, avant d'être pris en charge par le maquis Louis vers Luz y le 18 juillet, puis après s'être reposé quelques jours aux Fraichots, il rejoindra l'état-major d'Ouroux-en-Morvan en date du 22 juillet. Plus de quarante jours ont été perdus. Ce n'est que dans les derniers jours de juillet que des sous-sections de la mission « Verveine » seront installées dans les différents départements, les services de liaison étant assurés par le groupe du lieutenant Lebaudy.

— Mais ce qui va réellement compromettre l'efficacité du projet, ce sont les violentes et navrantes rivalités qui se feront jour lors de sa mise en œuvre et cela à trois niveaux successifs :

1) Rivalité d'abord pour le commandement des F.F.I. de la Nièvre, entre le colonel Roche (alias Moreau) et le colonel Bertrand (alias Dupin). Finalement, au milieu du mois de juin 1944, ce dernier devra quitter Ouroux pour le Cher, dont il allait prendre le commandement.

anglaise va obtenir pour les maquis du Morvan des parachutages nombreux. Hutchinson va demander que l'on envoie des armes lourdes (piats, bazookas) et une foule d'accessoires qui manquaient cruellement aux maquisards. Par exemple : de l'huile pour les moteurs ou des batteries, car une grande partie des véhicules récupérés n'étaient plus utilisables. Il réclamera aussi des cartes géographiques ou des médicaments, des vêtements et plus spécialement des chaussures. C'est ainsi que, par rapport à leurs voisins de la Côte d'Or, les maquisards du Morvan (essentiellement sur la Nièvre) vont paraître

privilegiés. Une partie des armes sera redistribuée au-delà des limites du Morvan.

La coopération entre les parachutistes britanniques et les maquis du Morvan a souvent été re-

marquable, plus spécialement avec certains maquis (Camille et Bernard), même si l'adaptation de nos alliés d'outre-Manche fut parfois difficile dans les forêts du Morvan. Le manque de thé prenait parfois des allures dramatiques et le moral des Anglais en était affecté. Heureusement on pouvait aller de temps en temps manger du « poulet-frites » avec les maquisards de Camille. La guerre n'empêchait pas quelques notes pittoresques et les containers destinés plus spécialement aux Britanniques contenaient parfois un matériel très spécial : tabac de qualité pour la pipe, uniforme écossais avec kilt évidemment, canne à pêche pour taquiner les truites du Morvan... Les officiers britanniques considéraient que le plus important, pour le moral de

L'Académie en deuil

M^e Jean MENAND

Notre éminent confrère, le bâtonnier Jean Menand, est décédé le 15 octobre, à 2 h du matin, à l'âge de 86 ans, au terme d'une longue et douloureuse maladie. Il avait été, aux côtés de Joseph Pasquet, parmi ceux qui, en 1967, fondèrent l'Académie du Morvan. Membre constamment réélu du conseil d'administration, aux réunions mensuelles duquel il assista régulièrement jusqu'à ces derniers mois, ses connaissances juridiques furent précieuses pour l'élaboration et la mise au point de nos statuts. Son conseil était sollicité pour le règlement des points délicats et les avis pertinents qu'il donnait sur toutes les questions, faisant l'objet de nos réunions, étaient toujours dictés par son attachement au Morvan. Il laissera parmi nous un vide difficile à combler.

L'Académie du Morvan présente à Mme Menand, à ses enfants et à toute la famille, ses condoléances profondément émuës.

La disparition de M^e Jean Menand n'a point surpris, mais affligé ses amis qui, depuis plusieurs mois, suivaient, consternés et impuissants, l'aggravation de son état. Lui-même ne se berçait pas d'illusion et envisageait l'échéance inéluctable avec un courage et une lucidité qui forçaient l'admiration.

Il semble inadmissible, impensable, que Jean Menand ne soit plus, que l'on doive désormais parler de lui au passé. Que cette intelligence, cette culture, cette sensibilité, cette bonté naturelle, toutes ces qualités de l'esprit, si

précieuses et si rares, soient à jamais éteintes.

Douloureux aussi d'imaginer que, dans son hôtel de la rue Saint-Saulge dont il avait fait un petit musée et où j'entraîs en famille, je ne le trouverai plus jamais assis dans son fauteuil, au coin de la cheminée, m'accueillant par un cordial : Bonjour, ami ! Venez vous asseoir près de moi.

Nous échangeons des livres, des revues, nous discutons de nos lectures. Plus exactement, je l'écoutais et c'était un régal. Jusqu'au bout, Jean Menand avait conservé une extraordinaire lucidité d'esprit, sa culture était encyclopédique, sa mémoire infallible. Il dissertait avec la même compétence de littérature, des Beaux-Arts, de philosophie, d'histoire. Tout entretien avec lui était un enrichissement. Comment ne point apprécier les riches facettes de cet esprit cultivé, jamais pédant, sa modestie presque pudique ? La fréquentation de cet humaniste était d'un charme incomparable, comme était douce au cœur son amitié donnée sans réticence et sans limite.

Je ne ferai plus mon miel de ses propos, je ne percevrai plus le rayonnement de sa personnalité. Mais l'image de sa silhouette que les ans et la maladie avaient amincie, celle de son sourire, l'écho de sa voix, me resteront comme un reflet inaltérable de l'un de ces êtres d'exception qui ne peuvent s'oublier quand on a eu le privilège de les connaître.

Marcel BARBOTTE

Enfin, ce fut l'armistice, toutes les femmes du pays se réjouirent. Après cinq ans d'absence, les maris allaient revenir, et la vie reprendrait comme par le passé. Les mauvais jours s'oubliaient vite, pensaient-elles.

Rosine, cependant, n'envisageait pas l'avenir avec cet optimisme, son mari reviendrait, certes, et elle s'en réjouissait. Son Gaston était un brave homme, travailleur, pas trop buveur, pas trop malin non plus. Ils s'étaient toujours bien entendus, et avant le départ à la guerre, deux enfants étaient nés, deux garçons solides comme leurs parents. Evidemment, cinq années, c'est long, et Rosine ne put supporter de rester seule, elle avait besoin d'affection, elle chercha un apaisement à sa solitude et le trouva en la personne de Georges, le valet de la ferme voisine.

Jamais Rosine ne pensa qu'elle faisait le mal, le souvenir de son mari continua à la remplir de tristesse, et chaque mois, quand elle recevait sa lettre elle pleurait.

— Mon pauvre Gaston, soupirait-elle, je suis sûre que tu ne voudrais pas que je sois malheureuse.

Elle répondait aux lettres reçues en donnant des nouvelles de la maison et n'hésitait pas à citer ce brave Georges si serviable, toujours prêt à donner un coup de main.

Mais voilà, au cours de ces cinq ans, deux enfants naquirent, un garçon et une fille. Rosine se trouva bien embarrassée, évidemment, dans son courrier, elle évita de parler de ces naissances, que pouvait-elle faire ? Elle n'avait jamais pensé au retour, pourtant le fait était là, et comment annoncer la nouvelle ? Les quatre enfants s'élevaient sans difficulté, partageant les bons et les mauvais jours, le garçon allait avoir trois ans, et la fille seulement treize mois.

Georges, de son côté, vivait la conscience en paix, convaincu qu'en agissant comme il le faisait, il rendait un fier service à Gaston. En s'occupant de la femme de son ami, il lui évitait certainement de tomber sur un homme qui aurait pu la détourner de son mari ; lui, respectait la maison, il agissait posément et discrètement, sans outrepasser les limites de ce qu'il pensait être la respectabilité. L'annonce du retour de Gaston le tracassa bien un peu, mais très vite il se rassura, fidèle à sa devise qui était : « Tout s'arrange dans la vie ».

Les événements se précipitèrent, un courrier arriva à la mairie, donnant le nom des libérés. Gaston y figurait, dans trois jours il serait là. Rosine ressentit une sorte d'angoisse, elle contempla les quatre enfants qui attendaient le souper en jouant devant le poêle, la petite se traînait dans son parc, cherchant à se dresser sur des jambes encore vacillantes. Il fallait prendre une décision, éviter le drame qui n'allait certaine-

ment pas manquer de se produire. Après avoir mûrement réfléchi, elle s'en fut trouver le maître d'école.

— Vous comprenez, Monsieur Louis, mon homme va revenir, et vous connaissez la situation.

Certes, il connaissait la situation, il connaissait aussi Rosine et Gaston qui avaient été ses élèves, des élèves pas très brillants, bien sûr, et qui n'avaient jamais décroché le certificat d'études, mais des élèves qui étaient un peu ses enfants. Il approchait de la retraite et connaissait ses responsabilités, aussi il répondit sans hésiter :

— Rosine, je vais t'aider, c'est sûr, je ne suis pas comme le curé, moi, je comprends les choses de la vie, mais laisse-moi réfléchir jusqu'à demain.

Cette histoire l'embarrassait, il lui fallait convaincre Gaston de la bonne foi de sa femme, et cela lui semblait difficile. Rosine partit rassurée, certaine que M. Louis trouverait ce qu'il fallait. Le lendemain, il vint la trouver :

— Je crois que j'ai une idée, dit-il, j'y ai pensé toute la nuit, et je dois t'avouer que ça n'a pas été facile.

Rosine rougit de satisfaction.

— Ton mari t'écrivait bien chaque mois ?

— Oui, chaque mois, par le courrier de la Croix-Rouge.

— Il te disait bien qu'il pensait à toi, qu'il s'ennuyait de toi ?

— Ah ! oui, il le disait, il demandait aussi des nouvelles des enfants et s'inquiétait des animaux de la ferme.

M. Louis se frotta les mains.

— Alors, ça va marcher, laisse-moi faire, j'irai le chercher à la gare, toi, tu l'attendras ici.

Il leva un doigt menaçant et continua :

— Mais avec Georges, c'est bien fini maintenant, sinon ne compte pas sur moi.

Rosine promit et il partit confiant dans l'avenir.

Le train arriva, les hommes sortirent des wagons, la plupart étaient attendus par leurs femmes et leurs enfants, une joyeuse animation régnait sur les quais, les embrassades succédaient aux cris de joie. M. Louis aperçut Gaston, désappointé, et qui, visiblement cherchait sa femme. Il s'approcha de lui.

— Bonjour Gaston, alors te voilà, je suis venu te chercher.

Gaston eut l'air déçu.

— Vous êtes bien gentil, mais je pensais que Rosine serait là, pour sûr qu'elle n'a pas pu, avec tout le travail qu'elle a.

— Tu peux le dire Gaston, c'est une brave femme que tu as, courageuse et honnête. Pendant ton absence elle a bien tenu la place et les enfants n'ont manqué de rien.

— Une femme comme elle, il n'y en a guère, dit Gaston rassuré.

Ils montèrent en voiture et prirent le chemin du village. Après quelques minutes de bavardage, le maître dit d'une voix grave :

— J'ai à te parler, Gaston.

C'est pas comme Rosine, soit malade, ou qu'un garçon ait eu un accident ?

— Non, c'est autre chose. Il s'agit de Rosine, tu as été malheureux loin d'elle pendant si longtemps, as-tu pensé souvent à elle ?

— Pour sûr, j'ai pensé à ma femme !

— Tu lui écrivais bien régulièrement ?

— Tous les mois, on ne pouvait pas le faire plus souvent.

— Si tu as pensé si souvent à elle, c'est qu'elle te manquait ?

— Pour sûr qu'elle me manquait.

Je vais être indiscret, tu as rêvé à elle quelques fois, n'est-ce pas ?

— Oui, ça m'est arrivé.

Le maître sentit que le moment était venu.

— Est-ce que, dans tes rêves, tu as pensé à elle tendrement, très tendrement, tu vois ce que je veux dire.

Gaston devint tout rouge.

— Vous voulez dire tendrement, comme si je la voyais pour de bon ?

— C'est ça, comme sit tu la voyais pour de bon, en chair et en os.

Interloqué, Gaston le regarda.

— Oui, j'ai rêvé comme vous le dites, sauf votre respect.

M. Louis leva brusquement les mains du volant, manifestant autant de surprise que s'il venait d'éclaircir une énigme.

— Et bien voilà, tout s'explique ! Il ne faut pas t'étonner, tu as deux enfants de plus à la maison, deux beaux enfants qui poussent comme de vrais champignons.

— Ben, si je m'attendais à une chose pareille ! Deux enfants, vous dites.

— Oui, un garçon et une fille, tu pense si Rosine a été contente.

— En voilà une nouvelle, et qu'est-ce que je dois faire ?

— Les prendre comme ils sont, et féliciter ta femme de t'avoir donné une si belle famille.

Ils arrivaient à la ferme. Rosine se tenait devant la porte, le bébé sur les bras et les trois garçons pressés contre elle.

— Quelle belle famille tu as là, dit M. Louis en arrêtant la voiture.

Gaston ne répondit pas, il descendit, embrassa sa femme et les quatre enfants. Rosine, confuse, n'osait pas parler, elle regarda M. Louis qui lui fit un clin d'œil en disant :

— Je vous laisse, demain je t'emmènerai à la mairie, Gaston, pour la déclaration, on a attendu ton retour.

Rosine serra la main du maître. Gaston, tout ému, dit d'une voix tremblante :

— Merci, Monsieur Louis, vous m'avez expliqué des choses que si je ne les voyais pas, je ne pourrais pas y croire.

Henri DUCROS

(Extrait de « Simples contes des villages », aux Editions Delayance, La Charité-sur-Loire).

matériel tous, canons et jeeps ainsi que des officiers instructeurs. Il s'agissait là de transformer les maquis en véritables unités combattantes, mieux armées et mieux encadrées, mais aussi, peut-être, de réduire l'autorité des chefs de maquis dans le Morvan, considérée parfois comme « trop féodale ».

2° Bloquer, après le débarquement, le mouvement des armées allemandes obligées de traverser la région. Tous les maquis deviennent les piquants de ce gigantesque hérisson. Ils seront soutenus par de vastes opérations aéroportées prévues pour l'été 1944.

3° Nommer, par-dessus les chefs de maquis et les commandants départementaux, un chef unique dont le pouvoir serait considérable, puisque vu de Londres, la « région dite Morvan » va aller jusqu'à s'étendre sur sept départements (y compris le Cher, la Haute-Marne et l'Aube).

Il faut préciser qu'à cette époque, l'état-major allié avait envisagé face à la multitude et à la diversité des maquis en France, de les regrouper en cinq ou six grandes unités, pas plus : Jura, Vercors, Morvan, etc.

Les renseignements envoyés à Londres le 23 juillet 1944 pour le général Koenig, évaluent le nombre des maquisards du Morvan entre 5.000 et 6.000 hommes, mais insistent sur la nécessité absolue d'un commandement unifié.

Des espoirs énormes snt placés momentanément sur le Morvan. N'envisage-t-on pas, à Londres, des opérations aéroportées, en plein jour, qui nécessiteraient quelques trois cents avions ?

L'APPORT DE LA MISSION POUR LES MAQUIS

Le Morvan ne verra jamais les gigantesques opérations aéroportées envisagées et l'avance des alliés, plus rapide que prévue, ne les rendait plus absolument nécessaires en août 1944.

Cependant, la mission franco-

L'activité multiforme des naturalistes autunois

La Société d'Histoire Natrelle et des Amis du Muséum d'Aun a tenu, le 7 octobre, son assemblée générale. Son président, M. buillot, après avoir résumé l'activité de la société, fit adopter l'rapport financier.

Il appartenait au colonel le Comble d'entrer dans le détail des travaux et recherches effectués cette année. Il rappela que la société, rajeunie en 1977 dans son conseil d'administration et son bureau, a pris un nouvel essor. Sa lointaine renommée n'est plus à démontrer : la S.H.N. a un ronnement national et même international.

Les activités des nombreux groupes qui composent la société (géologues, ornithologues, banylistes, entomologistes) ont été dressées. L'année 1978 a été marquée par la XXI^e semaine d'études et de recherches à laquelle ont participé une cinquantaine de naturalistes venus de départements.

2) Rivalité plus grave, car elle se situe au niveau national, entre Jean de Vogue, l'un des principaux dirigeants du conseil national de la Résistance, membre de la Commission d'Action (COMAC) et André Rondenay (alias Jarry ou Lemniscate), délégué militaire régional pour toute la zone nord, qui se trouvait au maquis Camille au moment de l'arrivée de Hutchinson.

3) Rivalité enfin au plus haut niveau, entre l'état-major du général Koenig et le COMAC. André Rondenay était soutenu par l'état-major, alors que le COMAC demandait, par plusieurs télégrammes, la nomination du colonel Bertrand à la tête de toute la région Morvan.

Finalement, après l'arrestation d'André Rondenay par la Gestapo à Paris, le commandement de toute la région sera confié au colonel Viat, confirmé dans cette fonction le 3 août 1944. Que de temps perdu depuis le parachutage de Hutchinson qui manifestait de plus en plus son impatience, à cause de ses multiples messages radio, envoyés à Londres, lesquels restaient souvent sans réponse :

« 14 juillet... De nouveau je réclamai des fournitures spéciales pour les maquis, tels que pneus de bicyclette, détonateurs de grenades. Mais ces demandes restèrent sans réponse ».

L'APPORT DE LA MISSION POUR LES MAQUIS

Le Morvan ne verra jamais les gigantesques opérations aéroportées envisagées et l'avance des alliés, plus rapide que prévue, ne les rendait plus absolument nécessaires en août 1944.

Cependant, la mission franco-

aussi les cigaretttes anglaises et aussi les lettres venant de leurs familles et parachutées très irrégulièrement.

Plus originale peut-être sera la coopération entre la population des campagnes, les maquisards et les officiers britanniques. Dans certains rapports anglais, c'est au paysan morvandiau que vont les éloges les plus forts :

« Les chefs des maquis et autres officiers de l'état-major d'Ourox-Cœuzon firent tout leur possible pour rendre notre existence dans les bois acceptable et utile, mais c'est surtout aux paysans que nous devons nos remerciements. Ils n'hésitèrent jamais, malgré les risques qu'ils couraient. Ils nous nourrèrent, nous logèrent, sans aucune arrière-pensée relative à leur sécurité ou à leur portemonnaie ». Extrait du rapport de Hutchinson.

Certains officiers britanniques garderont, en cette période de guerre et d'atrocités, un souvenir heureux de l'accueil de certains villages, comme Anost, pour ne prendre que cet exemple.

Nous laisserons la conclusion au colonel Maurice Buckmaster, qui dirigeait les missions pour la France :

« La coopération dans cette région des maquisards français et des Britanniques fut exceptionnelle. Les maquis du Morvan et ceux de l'Ain, partagent les honneurs d'une campagne très brillante contre les occupants. Géographiquement le Morvan constituait une région où les actions de guérilla se montraient très efficaces. Cette région fut critique, donc privilégiée ».

J. CANAUD

LA REVUE DES REVUES

ANNALES DU PAYS NIVERNAIS (CAMOSINE). — Au sommaire du n° 24 : *La Communauté des Jault* (Jean Drouillet) ; *Marianne rouge et Marianne tricolore* (Bernard Stainmesse) ; *Le cheval de trait nivernais* (M. de Bouillé) ; *Fourchambault et l'emploi du fer et de la fonte en architecture* (Bernard Guineau).

Les « Propos de l'oncle Benjamin » relatent les activités de la CAMOSINE, notamment pour la sauvegarde des maisons paysannes et des sites.

LA PHYSIOLOGIE (Montcaules-Mines) publie, dans son n° 90 *Blansy aux temps préhistoriques* (R. Desbrosses) ; *Un noble du XIII^e siècle*, Perrin Lorgeux (R. Beaubernard) ; *Fouille de sauvetage d'une motte médiévale* (M. Maerten) ; *Une affaire politico-religieuse en 1820* (A. Jeannet) ; *Paléopathologie* (J. Clère) ; *Ichnologie* (J. Lanciaux).

BOURBONNAIS. — Trois publications à signaler : « Les cahiers du Bourbonnais et du Centre » (n° 81) avec *Un voyage d'Alexandre Dumas en Bourbonnais* (René Gaillard) ; *Légende et vérité autour de Tronçais* (G. Rougeron) ;

Relevé dans le dernier fascicule des « Propos de l'oncle Benjamin » (supplément des Annales du Pays Nivernais, n° 23, août 1979) :

Démarquant un ouvrage qui couvre toute la France (Le Guide de la France mystérieuse, éditions Tchou-Princesse), j'ai recueilli tout un bouquet de légendes attachées à certains lieux du Nivernais. Beaucoup ont déjà été relevées par notre éminent folkloriste Jean Drouillet et la liste que je présente n'est pas exhaustive... Je dois ajouter que l'humour n'est pas exempt dans la relation de ces légendes, dont je ne donne ici que le titre :

Alligny-Cosne. — Non loin de la « Cave des Rocs », sur la route de Ciez au Crot-du-Lac, « la nuit, on entend le bruit des battoirs de la lessive des morts ».

Arleuf. — Si l'on y découvre « les souliers du Bon Dieu », et, sur la route de Lavault-de-Frétoy, la « roche du Pas de l'Âne » où se reposaient les fées, il est aventureux de se promener la nuit près de la Croix de Chaussée de la Justice, lieu d'étranges disparitions.

Bouhy. — Où le sous-sol de l'église des miraculeux. Grâce à l'entremise de saint Pélerin, la terre guérit des morsures de serpents.

Cervon. — Où deux charbonniers médusés assistèrent à une chasse funèbre poursuivant un gibier invisible.

Glux. — Pour avoir de belles ruches, faites des offrandes sur l'emplacement d'un ancien temple. Et si vous désirez connaître l'avenir d'un nouveau-né, jetez un chiffon dans la source.

Luthenay-Uxeloup. — Pour imposer qu'il soit, le château de Rosemont fut construit en une

nuît par les fées. Surprises par le chant du coq, elles n'ont pu l'achever. Elles seraient bien inspirées de revenir terminer leur ouvrage... La légende ajoute qu'une « serpente volante » y garde un trésor.

Montigny-aux-Amognes. — L'on risque d'y voir, la nuit, une voiture tirée par des loups. Il faut, en tout cas, éviter sous peine de maléfices, de casse les œufs du « coquadrille ».

Montreuil. — Ne doit sa survie qu'à l'échec des fées courroucées qui avaient entrepris de barrer le cours de l'Yonne par une digue pour noyer les habitants.

Moraches. — Le trésor qui tue dans le château que les fées n'achèveront jamais.

Nevers. — Ni mystères ni maléfices, mais d'intéressants traits d'archéologie, notamment l'étrange bestiaires des chapiteaux de l'ancienne église Saint-Sauveur et le baptistère mérovingien du VI^e siècle découvert en 1944 sous le chœur de la cathédrale.

Evocation du corps incorruptible de sainte Bernadette exhumé intact quarante-six ans après sa mort — à mi-chemin entre le mystère et le miracle.

Pierre-Ecrit. — « La main des Gaulois » à Alligny-en-Morvan.

Planchez-en-Morvan. — Le diable y rôde sous bien des formes, mais ne résiste pas à la présence d'un chapelet.

Au hameau de La Fiole, il est déconseillé de chercher à percer le mystère de la « Pierre à Beuron » pendant la messe de minuit.

Pouilly-sur-Loire. — Etrange cortège au cours duquel un hommage était rendu à Bacchus le mercredi des Cendres.

Saint-Saulge. — Le mystérieux fauteuil de pierre, la « pierre à sacrifier » et « la chaise à Monsieur ».

Sichamps. — La fontaine des fées, étape sur la voie souterraine de Paris à Lyon et les étranges correspondances topographiques avec La Charité. (Cette légende a été rapportée dans l'Album du Nivernais, de Morellet).

Tannay. — De la sorcellerie des taupes.

Varzy. — La vie de sainte Eugénie évoquée dans le tryptique de l'église Saint-Pierre.

« L'ambiance étant créée, je me plais à signaler les *Récits et contes populaires du Nivernais* réunis par Achille Millien et Georges Delarue (éditions Gallimard, 1978).

« En effet, à la concision du guide, tenu comme un fil d'Ariane que l'on suit dans l'écheveau des mystères et des légendes, cet ouvrage substitue une philosophie des comportements qui rayonne de bon sens et d'humour, de malice, et, souvent, de générosité. Ainsi en est-il des *Récits et contes merveilleux*, comme ceux de : Jean des Oisaux, du Diable boiteux, du Roi des poissons et du Bouquet de Pimprenelle. Suivent les contes d'animaux où défilent, entre autres : « La poule enrhumée » qui va à Toulouse se « Darhumer » (pourquoi Toulouse au lieu de Saint-Honoré-les-Bains ?) ».